

Zeitschrift:	Annales fribourgeoises
Herausgeber:	Société d'histoire du canton de Fribourg
Band:	10 (1922)
Heft:	5-6
Artikel:	La simple histoire de pauvre Jacques de Mme Elisabeth de France [suite et fin]
Autor:	Castella, Ernest
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-817436

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

actuel, si ce n'était tout le traitement fixé pour un professeur d'Institutes¹.

En attendant, la plus grande préoccupation des deux commissions était bien de trouver les fonds nécessaires aux Hautes Ecoles.

(*A suivre.*)

¹ Ibid., p. 12.

LA SIMPLE HISTOIRE DE PAUVRE JACQUES DE M^{ME} ELISABETH DE FRANCE

par ERNEST CASTELLA.

(*Suite et fin*)

IV. MONTREUIL.

Le domaine de Montreuil est situé à l'entrée de Versailles, quand on y arrive par l'Avenue de Paris. Il s'étend de la ruelle du Bon Conseil à la ruelle St-Jules. Un parc de 9 arpents l'enclot, bordé de tilleuls en voûtes et cette allée d'arbres est, dans ce parc, la seule concession au « style français ». Le reste est dessiné à la « mode anglaise » ; arbres isolés, pelouses, massifs de fleurs, bosquets.

Au milieu de la verdure s'élève la maison dont le principal ornement est un péristyle d'honneur formé de colonnes de marbre.

A gauche, sont les potagers, les communs, la ferme. Du salon, la vue s'étend sur une campagne en miniature ; des jardins, une prairie, des frondaisons. Les coqs chantent, les vaches meuglent. Plus loin, c'est Montreuil, le village

aux humbles maisons, aux modestes cultures potagères et parmi ces masures et ces jardins, la route descend vers l'Eglise de St-Symphorien, église d'un vilain style grec surmontée d'un clocher à pigeonnier et dont la pauvre cloche fêlée sonnera bientôt pour les épousailles de Jacques et de Marie.

Ce domaine de Montreuil, qui ne fut pas sans charmes, puisque Delille le chanta :

« *Les Grâces, en riant, dessinèrent Montreuil* », appartint, tout d'abord au prince de Guéménée. Mais, lorsqu'il pressentit la faillite, — une faillite de 35 000 000. — causée par les agissements louches de peu scrupuleux intendants et qui, en 1783, devait ruiner les petites gens, rentiers, domestiques, concierges, négociants, qui lui avaient confié leur avoir, — ce prince de Guéménée ne put conserver sa maison de Montreuil. Sa femme dut même résigner ses fonctions de gouvernante des enfants de France, une fois le malheur survenu.

Le roi Louis XVI, pour lui venir en aide, lui acheta sa propriété en 1781, et en 1784, la donna à sa sœur, Madame Elisabeth de France. La donation se fit un matin de mai, et Marie-Antoinette, la reine, tint à remettre elle-même le royal présent aux mains de sa belle-sœur. Elle la conduisit à Montreuil sans rien lui dire et, en face du charmant domaine, lui confia gentiment : « Ma sœur, recevez-moi, vous êtes chez vous. C'est votre Trianon : le Roi, qui se fait un plaisir de vous l'offrir, me laisse celui de vous le dire ».

V. MADAME ELISABETH DE FRANCE.

Puisque Madame Elisabeth de France est maintenant la gracieuse souveraine de Montreuil, permettez-moi de vous la présenter. L'histoire d'une phase de sa vie côtoie de si près l'idylle de Jacques, du « Pauvre Jacques de Madame Elisabeth de France » qu'il convient d'avoir sur celle qui fut son ange tutélaire et le bon génie de ses amours, certains précieux renseignements.

Elisabeth-Philippe-Marie-Hélène, dernier enfant de Louis, dauphin de France (fils de Louis XV) et de Marie-Joséphine de Saxe, sa seconde femme, naquit le 3 mai 1764. Elle eut deux sœurs et cinq frères. Nous retiendrons le nom de l'un d'eux, le Duc de Berry, plus tard Louis XVI, et auquel Elisabeth, orpheline à 3 ans, s'attacha avec beaucoup d'affection.

Elle fut élevée par Madame de Marsan et Madame de Mackau, sous-gouvernante des enfants de France, puis par la princesse de Guéménée. Son précepteur fut l'abbé de Montégut, chanoine de Chartres.

On projeta de l'unir à un infant de Portugal, prince du Brésil, puis au Duc d'Aoste, second fils du Roi de Sardaigne, puis à Joseph II d'Autriche. Mais, la jeune princesse éconduisit les trois prétendants, car le mariage ne lui souriait pas.

Son âme était tournée avec ferveur vers la piété, le renoncement, la charité. C'était, on ne peut le contredire, une âme de sainte, car, tout ce que nous savons de la vie très exemplaire de Madame Elisabeth de France, nous montre, en cette jeune princesse, la piété la plus sincère, une vertu sans défaillance, un courage moral qui force l'admiration.

Une sainte, oui, mais une sainte joyeuse, nullement morose, sachant être de son temps et faire des concessions permises, à l'esprit léger de la cour, une sainte qui ne rougissait pas de se mêler, avec mesure, aux divertissements de Versailles.

Par charité même, elle ne se froissait point de certaines libertés d'allures de ses compagnes et applaudissait de bon cœur aux très spirituelles boutades de la frivole Diane de Polignac qui, en retour, rendait hommage aux vertus d'Elisabeth.

Elisabeth de France, pieuse, douce, sincère dans ses affections et dont on admirait la maturité d'esprit et le sens sérieux de la vie, semblait, dès ses premières années, se préparer à l'épreuve suprême de l'échafaud.

Avec une sereine confiance, elle mettait son sort dans les mains de Dieu, s'abandonnait sans murmures à ses desseins, et toute sa vie, fut une très émouvante paraphrase des paroles du Pater : « Que votre volonté soit faite ».

Voulons-nous une preuve de cette soumission de sainte ? Relisons alors l'admirable « Acte de résignation » composé par Elisabeth de France elle-même et qui donne la mesure de sa confiance en Dieu.

« Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ? Je « n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrive « vera rien que vous n'ayez réglé, prévu ou ordonné de « toute éternité. Cela me suffit, ô mon Dieu, cela me suffit. »

Et plus loin :

« Je veux tout, j'accepte tout, je fais le sacrifice de « tout ; et j'unis ce sacrifice à celui de Jésus-Christ, mon « divin Sauveur. »

N'est-ce point la prière d'un cœur qui s'abandonne aux desseins de Dieu et faut-il s'étonner que Madame Elisabeth de France, montant à l'échafaud, le 9 mai 1794, à 30 ans, édifia la foule par son courage ? Et puisque nous parlons de sa mort, rappelons-nous qu'elle eût, à cette heure d'angoisse, le calme héroïsme et la courageuse fierté de ne point renier sa noblesse et son rang, car, pressée d'avouer son nom à la foule qui persiflait les « Capet », elle eût l'énergie de répondre : « Je me nomme Elisabeth de France, sœur de Louis XVI, tante de Louis XVIII votre Roi ! »

Répondre cela à une foule menaçante, après l'exécution du Roi, alors que Louis XVII, neveu d'Elisabeth, pâlissait dans la prison du Temple, n'est-ce pas pousser l'héroïsme dans ses dernières limites ?

Un des traits de sa figure morale, fut aussi son exemplaire charité. « Le malheur était un titre à sa protection ». Elle offre ses diamants pour secourir une femme malheureuse. Elle qui aime tant à parcourir à cheval les douces campagnes voisines de Versailles, elle fait supprimer ses

chevaux par mesure d'économie, pour garder plus d'argent à la disposition de ses chers pauvres. Un marchand lui offre une garniture de cheminée du prix de 400 livres. Elle la refuse et répond : « Je ne puis l'acquérir, car, avec cette somme, je peux monter 4 petits ménages ». Quand, à la suite du cruel hiver de 1785 à 1786 et d'un été pluvieux, les petits maraîchers de Montreuil sont dans la détresse, elle se dépense pour organiser la lutte contre les hannetons qui mangent les maigres récoltes et organise les distributions gratuites de lait à la ferme de Montreuil. Elle-même dit à Pauvre Jacques, que nous verrons bientôt arriver à Montreuil : « Vous vous rappellerez que ce lait appartient aux petits enfants : moi-même je ne me permettrai d'y goûter que lorsque la distribution aura été faite à tous ». Et Jacques, en narrant plus tard ce trait de bonté, ajoutait avec émotion : « Oh ! l'excellente dame : non, la Suisse ne connaît rien d'aussi parfait ! »

Terminons, si vous le voulez bien, sur cette réflexion de Jacques, notre portrait de Madame Elisabeth. Elle en est l'heureuse conclusion.

VI. LA VIE A MONTREUIL.

On vivait à Montreuil une vie campagnarde. Le roi ne voulant pas qu'Elisabeth y couchât avant d'avoir 25 ans, la jeune princesse y passait la journée et rentrait le soir à Versailles.

Afin d'avoir près d'elle une compagnie sérieuse et dévouée, elle donna à son institutrice, M^{me} de Mackau, une petite maison d'été située « rue Champ la Garde » et qui communiquait par une porte, avec la propriété de Montreuil. Madame de Mackau y recevait souvent ses filles, les marquises de Souci et de Bombelles et leurs familles. Parmi les habitués de Montreuil, citons aussi Mademoiselle de Causans qui devint Madame de Reigecourt, Mademoiselle de la Briffe qui devint la Marquise de Monstier de Merinville et un vertueux vieillard, voisin de Montreuil, Le Monnier, ancien médecin des Enfants de France, qui

initiait Madame Elisabeth aux sciences naturelles et se plaisait à lui faire admirer ses herbiers et ses collections d'insectes.

Un page de Madame Elisabeth, Adalbert de Chamisso, d'origine allemande, assistait parfois à ces leçons et devint un botaniste réputé. Plus tard, rentré en Allemagne, il écrivit un roman en allemand « *Pierre Schlemyl* » qui eut un grand succès.

L'intérieur, à Montreuil, était fort simple. Point de fêtes bruyantes : quelques visites aux pauvres, aux malades des environs, auxquels Elisabeth préparait des médicaments suivant les préceptes de Le Monnier.

Mais, cette vie de gentilhommière campagnarde, n'était point morose. Madame Elisabeth, la gracieuse maîtresse de ces lieux, était dans toute sa jeunesse simple et accueillante. Ses cheveux châtais, ses yeux bleus, sa bouche agréable ornée de belles dents et son teint éclatant, donnaient à sa physionomie une grâce aimable que ne diminuait que faiblement une taille peut-être trop ramassée.

Elle présidait elle-même aux divertissements de ses neveux et des enfants de ses amies. On jouait aux jeux à la mode et riait des naïvetés de « *Madame Poitrine* » nourrice du Dauphin, qui avait « le ton d'un grenadier », « jurait avec facilité » et répétait à tort et à travers son refrain favori :

« *Quillez vos habits roses
Et vos salins brochés* ».

Les surnoms sont à la mode. Madame de Bombelles s'appelle : « *Bombe* » et son fils « *Bonbon* » Madame de Reigecourt « *Rage* » mais quand Mesdames Tantes du Roi viennent faire visite, on se hâte de se remettre à l'étiquette.

Or, le goût de l'époque est aux bergeries, aux moutons enrurbanés à la Watteau, aux divertissements et aux travaux champêtres, aux « *Petits Trianons* ». Montreuil a sa ferme, sa basse-cour, ses écuries. Certains animaux préférés ont même leurs surnoms. Une vache s'appelle

« Musette » un âne « Panurge ». Madame de Bombelles envoie même de Lisbonne un singe dont on ne sait que faire et que le prince de Guéménée emporte dans son cabriolet, pour sauver la situation.

Mais, à la suite du rude hiver dont il est parlé plus haut, la charitable princesse décide de faire venir des vaches suisses. Elle connaît la renommée des troupeaux de notre pays et le savoir faire de nos « airmaillis » (sic). Son désir est donc d'avoir un berger et du bétail suisse. Ce n'est point, d'ailleurs, un simple caprice, mais Elisabeth sait que ces bêtes donneront un lait pur et gras à ses chers pauvres de Montreuil.

Elle s'adresse donc à Madame de Diesbach, fille du Comte d'Affry, colonel aux Cent-Suisses, admise à son cercle et même à celui de Marie-Antoinette.

Madame de Diesbach écrit à la famille Von der Weid, de Fribourg, propriétaire de la Buchille, qui songe au valet de la ferme, à Jacques Boschung-Bosson, et nous voilà derechef, après une digression assez étendue peut-être, mais intéressante, en présence du Pauvre Jacques.

VII. PAUVRE JACQUES A MONTREUIL.

Jacques, on s'en souvient, est amoureux de Marie-Françoise, mais les parents Magnin font grise mine. Rien à faire en restant à la Buchille : il est pauvre et la « petite » ne peut devenir sa femme. Mais Jacques est tête (on l'a vu, il vient de Bellegarde !), il est tête et c'est terrible, un amoureux tête !

Quand on lui propose de partir pour Montreuil, pour Paris, d'aller chez le « Roi des Français » il ne dit pas non, je suppose, mais veut réfléchir. Et je le vois, allant tout seul s'asseoir à la tombée du jour sur un vieux tronc, près de la Buchille, sur l'herbe près de la haie et songeant, en silence, à « ce qu'il faut faire pour bien faire ».

Bientôt sa décision est prise. Qui sait? peut-être pourra-t-il là bas, mettre quelques sous de côté et revenir,

un jour, riche et considéré, demander la main de Marie-Françoise? Il accepte, il se met en route.

Au sujet de ce départ, une curieuse remarque s'impose. Dans son livre sur « La Vie de Madame Elisabeth de France », A. de Beauchèsne dit que pauvre Jacques est parti pour Paris, « avec son père et sa mère ». Or, nous savons que le père de Jacques est mort en 1779 ; il ne peut donc avoir été à Paris vers 1786 ou 1787. Quant à sa mère, née en 1721, elle avait alors 66 ans environ. Se sera-t-elle décidée, elle simple paysanne de Bellegarde, à une époque où un voyage de Bulle à Versailles était fort long, fatigant et compliqué, à faire, à cet âge, un tel voyage pour accompagner son fils allant à la Cour de France? On peut en douter.

Ce qui est par contre certain, c'est qu'elle était à Montreuil lors du mariage de son fils, car, sur l'acte de mariage, son nom figure comme celui d'une paroissienne de St-Symphorien de Montreuil. Autre fait qui épaisse encore le mystère : Madame Elisabeth dit un jour en parlant de Jacques, dans une phrase qui sera plus loin reproduite en entier... « ses parents sont avec lui ». Sont-ce vraiment ses propres paroles ? Voulait-elle parler de parents que Jacques pouvait avoir parmi le personnel du palais de Versailles ou les Suisses de la Garde-Royale, ou ces paroles sont-elles dues à la plume fantaisiste d'un chroniqueur? Le doute subsiste.

A Montreuil, Jacques est proposé aux soins de la ferme et apporte à ses nouvelles fonctions une stricte probité qui ne tarde pas à lui gagner les sympathies de Madame Elisabeth et de ses amies. Comme il reçoit le titre de Régisseur de Madame Elisabeth de France, on peut admettre qu'il a sous ses ordres une grande partie du personnel de la ferme.

Mais Jacques, enfant de la Gruyère, a, malgré la sympathie qu'il inspire et son beau titre de régisseur, un fort gros chagrin. La Buchille est bien loin ! Que fait Marie-Françoise? Un rival rôde-t-il autour d'elle? Tiendra-t-elle sa parole? Sera-t-elle fidèle?

Et souvent, après son travail, très isolé dans ce pays nouveau, il rêve aux montagnes, à la terre natale...

Sans doute, il rejoint, le dimanche quelques Fribourgeois des Cent-Suisses, cause avec eux du pays, de la Gruyère, de la « poya », des chalets. Ils remuent ensemble les cendres du souvenir, font des projets, soutiennent mutuellement leurs cœurs nostalgiques. Mais, cette évocation de la terre bien-aimée, n'est point un réconfort. Elle excite, au contraire, la douleur, elle concentre les pensées des exilés sur mille choses lointaines et chères que l'absence pare encore de plus d'attrait.

Et je rêve souvent à un Pauvre Jacques rentrant les soirs de dimanche à son logis de Montreuil, triste, las, les larmes aux yeux. Le mal du pays le tient, le fait languir et rêver. C'est très grave cela, Pauvre Jacques !

Mais, Madame Elisabeth, par inclination naturelle de son âme toute de bonté, ne saurait, devant une infortune, demeurer insensible. Elle a surpris la mélancolie de Jacques, ses rêveries, ses soupirs, peut-être. Voulant en connaître la raison, elle demande à une amie : « Qu'est-ce qui lui prend? *ses parents sont avec lui*, ses vaches sont superbes, que peut-il lui manquer ? » Puis, prise du regret d'avoir été trop dure, elle demande à Madame de Mackau qui connaît Madame de Diesbach : « Tâchez, mon cœur, de savoir ce qu'il regrette : espérons que ce ne sont pas ses montagnes, nous ne pourrions les lui donner !»

On enquête discrètement : Jacques fait allusion à une peine d'amour. Alors, Madame Elisabeth reprend : « Ainsi, j'ai fait deux malheureux sans le savoir ! Dites-moi vite le nom de celle qui pleure là-bas et qu'elle vienne bientôt ici : elle sera Madame Jacques et Montreuil aura une laitière !»

Les événements se pressent. Sur le désir de Madame de Diesbach interprétant celui de Madame Elisabeth, en avril 1789, M. Von der Weid de Fribourg vient à la Bucaille chercher Marie-Françoise.

On a peine à se figurer l'émoi de Claudine Magnin

(François-Joseph étant décédé) en voyant Madame Elisabeth de France (pensez ! la sœur du roi des Français !) se ranger décidément du côté de Jacques dans cette histoire d'amourette ! Il faut s'incliner, cela paraît sérieux !

Marie-Françoise, le fait est authentique, reçoit un beau costume fribourgeois en belle et fine soie et quitte la Buchille. On prétend même qu'elle aurait fait le voyage dans une berline envoyée tout exprès de Versailles ou de Fribourg, et en noble compagnie. Mais le fait n'est point établi.

Tout d'ailleurs est bien en ordre et Marie-Françoise a en mains un passeport en bonne et due forme, signé de la Chancellerie de Fribourg et daté du 15 avril 1789 ; elle a aussi un certificat de bonne conduite signé, le 16 avril, par François Marilley, curé. Voici, à titre de curiosité, le texte du passeport :

« Nous l'envoyé et conseil de la Ville et République « de Fribourg, en Suisse, certifions que, par la grâce de « Dieu, notre Canton est exempt de toute maladie con- « tagieuse et que l'on y respire un air sain et salubre. En « foi de quoi le présent a été délivré pour servir de passe- « port à la nommée Marie-Françoise, fille de François- « Joseph Magnin, de Marsens, en notre bailliage de Vuip- « pens, allante à Versailles dans la laiterie de Madame « Elisabeth de France ».

VIII. MARIE-FRANÇOISE A MONTREUIL. LE MARIAGE.

Et notre petite « dzozette » débarque en pleine Cour de France !

L'événement, avouons-le, est bizarre ; il tient du roman, et dès lors, on comprend mieux pourquoi l'Histoire du Pauvre Jacques et de Marie-Françoise Magnin, vit, à l'heure actuelle, encore dans le souvenir des Bullois. La « fillette » d'un humble fermier de la Buchille, réunie, par la volonté de la sœur d'un roi de France, à son amoureux exilé !

Et, voyez-vous Marie-Françoise, en costume de gruyérienne, arrivant à Montreuil ! Elle est présentée à Madame Elisabeth, de 4 ans plus jeune qu'elle, ne l'oubliions pas, et tombe dans les bras de son Jacques retrouvé ! Tableau charmant, touchante idylle qui luit comme un dernier rayon de soleil sur les noirs nuages, déjà amoncelés, de la Révolution.

Partie de Bulle vers le 16 avril, le passeport en fait foi, Marie-Françoise arrive sans doute à Montreuil vers le 24. Or, comme le mariage a lieu le 10 mai, vous constatez derechef que les événements se suivent rapidement.

Le mariage est brillant. Il se déroule, disent les récits de l'époque, en grandes pompes, car, Madame Elisabeth, dont la bonté ne se lasse pas d'entourer les deux amoureux gruyériens, veut que les noces de son « régisseur de Montreuil » ne passent point inaperçues.

Les bans sont publiés à l'église de St-Symphorien de Montreuil, à Notre-Dame de Versailles et à Bulle en l'église de St-Pierre aux liens, et la cérémonie a lieu le 10 mai 1789, en l'église de St-Symphorien à Versailles, faubourg de Montreuil.

Les témoins sont, pour l'époux : Charles Ducroisé, maître d'hôtel de Monsieur le Marquis de Reigecourt, Pierre Hubert, Suisse de Madame Elisabeth et, pour l'épouse : Joseph Bosson, Cent-Suisse de la Garde du Roi, Antoine-Joseph Senevey, garde de la porte de Monsieur.

Et, cependant, il n'est point encore riche, « le Pauvre Jacques ». A l'occasion de son mariage, il déclare posséder « 100 livres en deniers comptants, plus habits et hardes à son usage, provenant de sa part de fortune et économies, la succession de son père mort en 1779 n'étant point encore liquidée ».

Quant à l'épouse, elle avoue « 3000 livres en deniers comptants, plus habits et hardes à son usage ». De ces 3000 livres, 2400 proviennent de la succession de son père en qualité d'héritière pour $\frac{1}{5}$ et 600.— de ses gains et épargnes.

En outre, l'épouse déclare ne pas savoir écrire et signer.

« Mais, comme les deux époux font un mariage d'amour, ils ont soin, « par amitié de mariage » de se faire donation entre vifs, l'un à l'autre, au profit du survivant, seulement pour le cas où à la mort de l'un ou de l'autre, il n'y aurait pas d'enfant vivant ou à naître. »

Voici la liste des cadeaux de mariages donné à Pauvre Jacques par Madame Elisabeth de France. Elle vous intéressera, je le crois :

Une cuillère à café avec initiale J. B.

Une grande cuillère à sauce, en argent, avec, gravées, les initiales J. B. et une fleur de lys.

Une cuillère et une fourchette en argent, avec gravées, J. B., une fleur de lys, et, discret rappel des fonctions de Jacques, commis à la garde du troupeau de Montreuil, une tête de vache.

J'ai eu le plaisir et l'émotion de retrouver moi-même, dans une maison de la Gruyère, 2 des cuillères et la fourchette. Il y avait même un sucrier ou vase de destination analogue, décoré de fleurs de lys, mais sans initiales : j'hésiterais donc à le classer parmi les souvenirs remis par Madame Elisabeth elle-même.

J'interromps ici ma relation de la vie de Jacques pour exprimer ouvertement un vœu.

Je conçois fort bien que les descendants de Jacques, aient l'incontestable droit et le pieux désir de garder entre leurs mains les émouvantes reliques qu'il leur a léguées. Mais, Pauvres Jacques est, en quelque sorte, entré dans l'histoire et les Bullois et tous les amis du passé, auraient un plaisir certain, sans doute, à évoquer sa très émouvante figure, en présence des objets qui ont été les siens. Ne serait-il pas indiqué de réunir, soit au Musé Tissot, soit dans une pièce de l'auberge du « Tonnelier », où nous rencontrerons Jacques au soir de sa vie, tous les souvenirs épars ça et là? Cette pièce serait la « Chambre de Pauvre Jacques » et je crois que, tous ceux qui n'ont point perdu

son souvenir, auraient une douce émotion à revivre, dans le cadre familier de cette chambre, « la simple histoire de Pauvre Jacques ».

Je ferais même un autre vœu. Ne devons-nous pas, à Bulle, chercher à donner à nos rues des noms qui puissent rappeler certains faits historiques? Or, quoi de plus joli et de plus évocateur, que d'appeler une rue ou une route (allant vers la Sionge, la Léchaire, la Buchille, c'est tout indiqué) rue ou route « du Pauvre Jacques » de « Montreuil » ou « Chemin Marie-Françoise », ou même (croyez que nos institutions républicaines et démocratiques n'en seraient point menacées !) « Route Elisabeth de France ». Sans doute, ce dernier nom devrait être approuvé par le Conseil général unanime, car il semble vraiment un peu trop royaliste!

IX. LA ROMANCE DE PAUVRE JACQUES.

A l'occasion du mariage de Jacques, Madame la Marquise de Travenet, née de Bombelles, et qui fut dame d'Elisabeth de France, composa l'exquise « Romance de Pauvre Jacques » que l'on chante encore dans quelques foyers. On remarquera que ce sont peut-être les premiers mots de cette chanson qui ont créé le surnom de « Pauvre Jacques » donné à Jacques Boschung. En voici les paroles :

*Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère,
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.*

*Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère,
T'en souvient-il? tous les jours étaient beaux?
Qui me rendra ce temps prospère?*

*Quand le soleil brille sur nos guérets,
Je ne puis souffrir la lumière,
Et quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière.*

Les paroles, écrites selon le goût de l'époque, sont, peut-être, d'un sentimentalisme légèrement affecté et conventionnel, mais la musique a un je ne sais quoi de mélancolique et de charmeur qui émeut comme une plainte.

Une curieuse digression est indiquée à propos de cette romance.

D'après le publiciste Auguste Vitu (1823-1891), l'air de « Pauvre Jacques » devint un signe de ralliement des royalistes et fut appliqué à la complainte de Louis XVI.

« *O, mon peuple, que vous ai-je donc fait?* » qui fut vendue à 100 000 exemplaires dans Paris, le 21 janvier 1793, jour de la mort du Roi.

Cette romance est gravée sans nom d'auteur, dans les « Echos de France ». Le Dictionnaire lyrique de Félix Clément, l'attribue, par erreur, à Dibdin, auteur du « Caprice du moment » (The whim of the moment) intermède musical composé et noté en 1789 par Dibdin qui le joua et le chanta seul à une soirée à King-Street.

D'ailleurs, les amours de Jacques n'ont pas inspiré la lyre de la seule Madame de Travenet. On alla même jusqu'à broder des pièces de théâtre sur les amours de Madame Elisabeth et de Jacques dont on faisait un pâtre valaisan ! Un vaudeville intitulé : « Pauvre Jacques » fut joué en 1807 sur les scènes de Paris. Il fut transformé en opéra allemand par le poète Castelli et le musicien Weigl et obtint du succès à Vienne en 1809 sous le titre : « Die Schweizerfamilie ». La pièce revint à Paris sous cette nouvelle forme et fut, en 1812, jouée à l'Opéra comique sous le titre : « La vallée suisse ». En 1827, elle devint « La fam'il'e suisse ».

X. L'ORAGE SUR MONTREUIL. — LA RÉVOLUTION.

Mais, revenons à nos jeunes époux. Laur mariage n'est pas suivi, hélas, de longs jours de paisible bonheur.

Les Etats généraux siègent depuis le 5 mai, une lourde menace plane dans l'air, et, la Cour, Versailles, Montreuil même, ont de noirs pressentiments. La catas-

trophe s'approche. A l'ouverture des Etats généraux, succède, le 17 juin, l'Assemblée nationale. Trois jours après, les députés du Tiers prêtent au Jeu de Paumes, le serment par lequel ils s'engagent à donner une Constitution à la France. Le 14 juillet, la foule prend la Bastille, l'Assemblée nationale, devenue la Constituante, abolit, dans la nuit du 4 août, les priviléges féodaux et le 10 août, c'est le massacre des Tuilleries.

Avouons bien vite que les détails manquent sur la vie du jeune ménage de Jacques Bosson, pendant ces cruelles journées.

Marguerite Boschung, de Bellegarde, petite-fille de Jacques-Charles Boschung, frère de Pauvre Jacques, racontait naguère à M. le curé Desfossé que, son « grand oncle Jacques, serviteur chez des seigneurs très riches et très nobles, dans un pays lointain, y gagnait beaucoup d'argent qu'il envoyait en Suisse. Son emploi consistait à garder les deux enfants de la maison.

Or, ajoutait-elle, un soir, le château fut entouré de centaines de soldats. C'était une révolution ! On fit sortir les serviteurs. Jacques put encore emporter le portrait des deux garçons. Alors, les soldats brûlèrent le château avec les seigneurs et les enfants ».

Ce récit fantaisiste, veuf de toute précision, n'apporte, avouez-le, aucune clarté. Quels étaient ces deux garçons dont Jacques sauva le portrait et dont il avait la garde ? Mystère. Le récit de Marguerite Boschung fait simplement savoir que Montreuil reçut la visite des révolutionnaires, fut mis à sac, que ses habitants furent dispersés.

Les seuls détails qui nous éclairent sur les péripéties de la vie de Jacques pendant ces sombres jours, nous les trouverons dans les « Notes » de Madame de Bombelles, écrites en 1795. « Jacques et sa femme, dit-elle, conservèrent à Madame Elisabeth jusqu'à ses derniers moments (elle mourut, on le sait le 9 mai 1794), l'attachement le plus touchant. La femme fut, en conséquence, mise en

prison. Jacques trouva le moyen de fuir et de retourner à Fribourg. Mais il rentra en France pour tâcher d'arracher sa femme à la mort. Son courage fut couronné de succès ; il obtint son élargissement et la ramena avec lui à Fribourg où l'un et l'autre pleurent jurement leur protectrice ».

Ces notes ont le mérite de donner quelques utiles lumières. Nous remarquerons toutefois que Madame de Bombelles confond peut-être Fribourg ave le Canton de Fribourg, car, s'il est presque certain que Jacques ait été à Fribourg lors de sa première fuite de Paris, ce n'est point dans cette ville, mais bien à Bulle qu'il s'est installé après son retour définitif avec Marie-Françoise et son enfant, car, nous verrons plus loin que la seule enfant de Jacques est née durant la Révolution. En outre, Madame de Bombelles parle de l'emprisonnement de Marie-Françoise seule. Or, nous avons appris, il y a peu de jours, par une personne parente d'un descendant de Jacques, que, lui aussi, fut momentanément du moins, incarcéré.

Nous voilà donc en plein drame : les jeunes mariés de St-Symphorien sont arrachés l'un à l'autre et emprisonnés. Jacques, lui, sort de prison le premier et rentre en Suisse la mort dans l'âme. Mais, objecterez-vous, il abandonne Marie-Françoise ? Rassurez-vous et chassez ce soupçon odieux.

Non, si les raisons qui ont motivé ce retour en Suisse nous échappent, faute de documents pour les établir, nous pouvons, en toute sincérité, en nous basant sur ce que nous savons du caractère de Jacques, de son grand et jeune amour, admettre que ce retour au pays était, à l'heure où Jacques s'y est résolu, le seul parti à prendre pour éviter à sa femme un plus grand malheur. Et nous pouvons supposer, sans trop faire entorse à la vérité, que Jacques rentrait en Suisse pour obtenir l'intervention des Autorités de son pays en faveur de Marie-Françoise prisonnière. Nous ignorons à quelle date ce fait important s'est passé.

Par contre, nous savons que l'enfant de Jacques, dont nous parlerons plus loin, est née à Paris le 19 mars 1790. Celà nous apprend donc qu'en 1790, le jeune ménage était encore en France, qu'il est resté pendant une année au moins, dans la tourmente révolutionnaire. Nous verrons aussi, en parlant du passeport de l'enfant de Jacques, qu'il est possible que le ménage soit resté plusieurs années à Paris. J'ai, en outre, appris récemment que Jacques avait, dans son dénuement, reçu des secours de la Ville de Paris. Or, pour avoir droit à ces secours, n'a-t-il pas dû séjourner assez longtemps dans cette ville?

On voit que sur cette phase si mouvementée, de la vie de Jacques, on en est réduit, en somme, à quelques vagues conjectures. Dans les notes de M. Alex, j'ai tout au plus relevé que Jacques est sorti de Paris par un égoût et sa femme dans un tonneau. Pittoresque détail, qui serait même humoristique, si l'heure n'était pas si tragique et qui prouve dans quels dangers vivaient les jeunes époux.

Les notes Alex nous apprennent, en outre, que l'enfant de Jacques est parti pour la Suisse avant ses parents, en compagnie de connaissances qui s'étaient chargées aussi de quelques bagages appartenant à Jacques. L'enfant, à son arrivée en Suisse, est conduite à Bellegarde chez ses grands parents. Puis, Jacques et sa femme regagnent à leur tour le pays où ils retrouvent enfin la paix, la sécurité sur la bonne terre natale qu'ils ne quitteront plus.

XI. RETOUR AU PAYS. — L'ENFANT DE JACQUES.

Il semble assez probable et surtout très logique qu'ils aient d'abord habité à la Buchille, maison natale de Marie-Françoise, et qu'ils y vécurent de nombreuses années.

Toutefois, comme Pauvre Jacques est connu chez nous sous le nom de « Pauvre Jacques de la Léchaire » il importe maintenant d'expliquer d'où vient cette désignation.

Notons, tout d'abord, qu'elle est en partie due à une confusion, ou, chose plus grave, à une fantaisiste supposition.

En effet, certaines personnes ont voulu ajouter encore au charme de l'idylle en faisant de Pauvre Jacques, dans sa jeunesse, un valet de ferme de la Léchaire devenu épris de la fille Magnin habitant la Buchille voisine. Or, les faits, on l'a vu, combattent cette hypothèse. Pour mon compte, j'estime qu'ils ont, dans leur simplicité, une poésie qui n'a, pour plaisir, pas besoin d'être enjolivée. Mais, cette première hypothèse écartée, nous devons admettre que Jacques a néanmoins droit au titre de « Jacques de la Léchaire ». Il y a vécu, non pas au début de sa vie, mais à la fin. Pour le démontrer, il convient d'intercaler ici une brève notice consacrée à sa fille.

Marguerite-Françoise, l'unique enfant de Jacques, naquit on l'a vu, le 19 mars 1790, soit au début de la Révolution. Sa marraine fut Marguerite Mollet, femme de charge de Madame Elisabeth.

Dans le registre des baptêmes de la paroisse de St-Symphorien de Montreuil, elle est désignée sous le nom de Marie-Françoise Boschung (le vrai nom de famille de Jacques réapparaît ici) fille de Jacques Boschung, chef de la Basse-Cour de Madame Elisabeth de France.

Deux remarques sont nécessaires au sujet de cet acte officiel.

1^o Naissant en 1790, l'enfant est inscrite sur les registres de Montreuil. Cela permet de déduire qu'à ce moment encore, soit en pleine révolution, la famille de Jacques n'avait point encore quitté Montreuil.

2^o Cet extrait de naissance a été remis le 18 mai 1793 au représentant de la République. En peut-on conclure que cette formalité a lieu à l'occasion de la remise des passeports pour le retour en Suisse? C'est, en tous cas, très admissible et aiderait à fixer la date, encore incertaine, de ce retour.

Le 13 juin 1814, soit à l'âge de 24 ans, Marguerite-

Françoise, épouse Pierre Glasson, « du Tonnelier » fils de François Glasson (déjà décédé) et de Marie-Françoise Liaudat. Ses parents cultivaient le domaine de Carmintran.

Dans l'acte de mariage, Marguerite-Françoise est appelée : Marie-Marguerite-Elisabeth, nom qui reparaît à l'occasion de la naissance de son premier enfant. Dans les actes de naissance des autres enfants, le nom de Marguerite-Françoise est de nouveau mentionné. Notons que la fille du Régisseur de Montreuil avait ajouté à ses noms celui d'Elisabeth, touchant hommage à celle qui fut la bienfaitrice de ses parents.

Pierre Glasson et sa femme eurent 4 garçons :

Nicolas (Colinet) le poète, qui chanta avec tant de bonheur, les beautés de la terre gruyérienne. (Il naquit à la Léchaire le 18 décembre 1817, mourut le 30 mai 1864) ;

Charles-Vincent mourut à Bellinzona en revenant du Siège de Gaëte (1861) ;

François fut brasseur et eût pour fils Jean Glasson, confiseur ;

Eugène fût syndic de Bulle.

Pierre Glasson eût également 4 filles dont l'une, Marie, née en 1819, fut, jusqu'à sa quinzième année, élevée par Jacques, son grand père.

Or, le poète Nicolas Glasson, petit fils de Pauvres Jacques, étant né, on vient de le voir, à la Léchaire, on comprend, dès lors, que Pauvre Jacques et sa femme, aient habité, au soir de leur vie, à la Léchaire, chez leur fils Pierre qui y vivait alors.

Pauvre Jacques y a donc vécu de 1814 environ, à 1835, année de la mort de sa femme, et il a donc bien été le « Pauvre Jacques de la Léchaire ».

Avant de clore cette note consacrée à la fille de Jacques, j'ajouterai qu'elle mourut le 10 janvier 1840 et Pierre, son époux, le 9 avril 1860.

XII. AU SOIR DE LA VIE. — LA SÉPARATION.

Jacques et Marie-Françoise sont à la Léchaire, en-

tourés de l'affection des leurs. Une modique pension leur est payée jusqu'en 1830, par les Bourbons en reconnaissance de leur dévouement à Madame Elisabeth. Dans leur retraite, après une vie où la douleur ne les a point épargnés, ils sentent monter souvent en leur cœur le flot des souvenirs, tendres ou tristes. De leur fenêtre, par-dessus la barrière mouvante des géraniums, ils voient le décor immuable de la Gruyère maternelle. La vieillesse descend sur eux comme le calme d'un beau soir.

Jacques, dont le caractère devient, paraît-il, d'années en année plus taciturne, plus renfrogné, va de temps en temps en ville boire son verre « au Tonnelier ». Marie-Françoise tricote et va et vient de la cuisine à la chambre de ménage, de la chambre au jardinet. A ceux qui les entourent filialement, aux voisins, aux curieux, ils racontent leurs souvenirs. Leur tendresse, née jadis à la Buchille, sous l'œil sévère du père Magnin, est toujours la même, toujours fidèle. Leur vie obscure de paysans attachés à la terre qu'ils travaillent, que ce soit la terre de « chez nous » ou celle de Montreuil, se déroule sans heurts, suivant le même rythme, dans la même sérénité.

Et quand leurs coeurs, émus au souvenir de leur jeunesse, cherchent un refrain pour traduire cet émoi, peut-être monte-t-il aux lèvres des deux vieillards un écho de la romance :

« Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi ! »

Mais, toutes les amours humaines réservent une heure d'angoisse, celle de la séparation.

Le 5 janvier 1835, à 75 ans, meurt Marie-Françoise. Oh, le déchirement de Jacques ! Ainsi, elle s'en est allée, la « fillette » de la Buchille, la « gracieuse » débarquée un beau jour d'avril à Montreuil, en robe gruyérienne de belle et fine soie, l'épousée souriante de St-Symphorien, l'amie arrachée aux gêoles, la compagne du retour et du soir de la vie !

Jacques désorienté, isolé malgré la respectueuse et filiale tendresse de Pierre Glasson, se sent trop seul dans

ce coin de pays, à la Léchaire, à la Léchaire si près de la Buchille ! Une voix aimée et douce lui manque qui ne lui parlera plus jamais, une main amie se dérobe, que sa main ne rencontrera plus. Durant ses rêveries silencieuses de vieillard, quand il médite seul, le soir, sur le banc devant la Léchaire, peut-être revoit-il passer, sur le chemin de la Sionge, blanche et muette comme sont les fantômes, l'ombre légère de la « petite Magnin » d'autrefois, qui lui sourit et l'appelle, en lui montrant du doigt le ciel où tremblent les étoiles ?

Non, il est trop seul dans cette ferme, où tout lui parle d'un bonheur envolé, où il se sent, plus que jamais, le « Pauvre Jacques ».

Il quitte donc la Léchaire et va chercher abri au « Tonnelier ».

Là, les jours de marché, après la messe du dimanche, dans la sérénité des après-midi d'été, il raconte encore à quelques amis, sa vie, ses souvenirs, sa « simple histoire de Pauvre Jacques ».

Souvent, appuyé sur sa canne, sombre, brisé, il va jusqu'au cimetière, près de l'église, causer, dans l'émotion pieuse de sa prière, à celle qui dort sous le gazon et les fleurs.

Et le 2 septembre 1836, un an après, âgé de 79 ans, il meurt doucement, il rejoint Marie-Françoise au Ciel, comme elle, un jour, l'avait rejoint à Montreuil. Et là haut, réunis à la Sainte, à Madame Elisabeth de France, qui, dans sa bonté, a, sans doute, ménagé une belle place près d'elle à ses deux protégés de Montreuil, ils veillent encore sur les Bullois fidèles qui n'ont pas laissé s'éteindre leur souvenir.

Passant, ayez une pensée émue et dites une prière pour eux quand vous voyez, sur le mur de l'église, la pierre funéraire fleurdelysée, offerte par les Glasson « du Tonnelier » et qui porte ces mots :

Ici reposent / Le Pauvre Jacques / de Madame Elisabeth de France / décédé en 1836 / et / Marie-Françoise Bosson / née Magnin son épouse, / décédée en 1835. / — Pie Jesu Domine / dona eis requiem. /



**OUVRAGES A CONSULTER
EN PLUS DES NOTES ALEX**

1. *Les Etrennes fribourgeoises* 1871 (Article Daguet?).
2. Notes d'Archives.
3. *Gruyère illustrée* 1890, article Reichlen.
4. Le IV^{me} supplément au *Nouveau Dictionnaire historique*, par L.-M. Chaudron et F.-A. Delaudine. Lyon, chez Bruyset. Aimé et Buynaud. Au XII 1805. (Bibliothèque des Capucins).
5. *Le Dictionnaire historique*, par l'abbé F.-X. de Feller. Tome VI. Paris chez Méquignon-Havard 1827 (Biblioth. Capucins).
6. *M dame Elisabeth, sœur de Louis XVI*, par Madame la Comtesse d'Armaillé. Paris . Perrin & C^{ie} 1886. Biblioth. cantonale.
7. *Eloge historique de Madame Elisabeth de France*, suivi de plusieurs lettres de cette princesse par Antoine Ferrand, ancien magistrat. (Biblioth. cantonale, Fribourg).
8. *La vie de Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI*, par M. A. de Beauchesne, précédé d'une lettre de Mgr Dupanloup. Paris 1870. (Biblioth. cant. Fribourg.)
9. *Revue historique vaudoise* 1906. Article Fr. Reichlen. Bibl). comm. Bulle.)
10. *Gartenlaube* 1887. N° 39 article d'Ernest Pasqué, illustr. de R. Brunner. (Das Milkmädchen von Trianon.)
11. Lettre M^{me} Noémi Badoud-Glasson, Romont.